

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

# L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

### INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . . 20 c.  
Réclames, — . . . 30  
Faits divers, — . . . 75

**RÉSERVES SONT FAITES**  
Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi.  
Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

### On s'abonne :

A PARIS,  
Chez MM. HAVAS-LAFFITE et Co,  
Place de la Bourse, 8.

### ABONNEMENT.

**SAUMUR :**  
Un an . . . . . 30 fr.  
Six mois . . . . . 16  
Trois mois . . . . . 8  
**Poste :**  
Un an . . . . . 35 fr.  
Six mois . . . . . 18  
Trois mois . . . . . 10

### On s'abonne :

A SAUMUR,  
Chez tous les Libraires ;  
A PARIS,  
Chez DONGREL et BULLIER,  
Place de la Bourse, 33 ;  
A. EWIG,  
Rue Talbot, 10.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 25 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

24 Avril 1878.

## Chronique générale.

D'après les dernières dépêches, une nouvelle fort importante a pris beaucoup de consistance. Les négociations entreprises par l'Allemagne entre l'Angleterre et la Russie auraient abouti à un premier résultat. Ces deux puissances consentiraient en principe à éloigner de Constantinople, l'une ses armées, l'autre sa flotte.

Cette même nouvelle a été donnée aussi par les correspondants particuliers du Temps. Il y a donc quelque chose de vrai dans ce qu'on dit de l'adhésion des deux puissances. Seulement rien n'est encore officiel ; et de plus il existe une difficulté sur les points choisis par la retraite de la flotte anglaise et des troupes russes.

Ainsi, l'amirauté n'accepte pour le mouillage de l'escadre ni le Pirée, ni Salonique ; elle veut que cette escadre se retire simplement à Bezika, où elle est restée à l'ancre pendant les événements.

Par suite, la Russie objecte qu'Andrinople est beaucoup plus loin de Constantinople que Besika, — ce qui est vrai. Il reste donc, si le cabinet de Saint-Petersbourg insiste, à choisir un point intermédiaire à égale distance de Constantinople pour la ligne de démarcation des troupes russes.

Cette retraite simultanée des forces russes et des vaisseaux anglais a été stipulée par le cabinet de Berlin, comme une condition sine qua non de sa médiation pour le Congrès. Si tout est réglé amiablement, le Congrès deviendrait donc probable.

Ce sera un temps d'arrêt dans les événements ; mais nous ne saurions considérer pour cela les difficultés comme aplanies ; car le fond du conflit européen reste le même, et la chancellerie de Berlin n'a encore rien proposé pour concilier les préten-

tions de la Russie avec les résistances de l'Angleterre.

L'éloignement des forces en présence, d'où pouvait naître une collision subite, est évidemment une mesure prudente, de nature à faciliter les négociations ultérieures. Mais nous devons suivre les événements avec la plus scrupuleuse attention, et sans illusions chimériques. Pour nous, tant qu'on n'aura pas trouvé un terrain de conciliation entre l'Angleterre et la Russie, la guerre sera toujours à craindre.

Nous voyons bien des négociations, nous accordons même qu'un Congrès est possible, si les troupes russes et la flotte anglaise font retraite, — ce qui n'est point encore sûr, mais qu'y a-t-il de changé au fond même du débat qui s'agit entre Londres et Saint-Petersbourg ? Le Times disait il y a deux jours : « La Russie ne s'opposera en rien à ce que le Congrès discute les clauses les plus importantes du traité de San-Stefano, mais elle se refuse absolument à laisser dépendre la validité de ce traité de l'approbation des puissances. »

Si telle est réellement sa prétention, qu'importerait la retraite des troupes et de la flotte, qu'importerait même le Congrès ? On se réunirait donc uniquement pour constater qu'on ne peut pas s'entendre, et on se séparerait plus brouillés qu'auparavant.

Puisque Berlin se charge des négociations, c'est à Berlin de trouver un programme acceptable par tous, et jusqu'ici nous ne voyons que des atermoiements, mais rien de sérieux pour une solution possible.

On invente bien des formules diplomatiques pour masquer les divergences de vues, pour dissimuler le fond du conflit ; mais en somme, le jour de la discussion, toutes ces formules s'évanouiront pour faire place à la réalité des choses, c'est-à-dire à l'hostilité radicale qui existe entre l'Angleterre et la Russie. Ce n'est pas seulement un programme de conférence qu'il s'agit de trouver pour rendre possible les invitations, — c'est une solution de la question orientale pour rendre possible la paix.

Et jusqu'ici ce problème n'est pas résolu.

On annonce que, cédant aux sollicitations de sa famille, M. Dufaure s'est décidé à prendre quelques jours de repos. Il a quitté Paris samedi soir et ne rentrera probablement que samedi prochain. Pendant son absence, M. Savary, sous-secrétaire d'Etat, reste chargé de l'expédition des affaires.

Avant de quitter la chancellerie, M. Dufaure a opéré, pour plaire aux gauches sans doute, une nouvelle razzia dans le personnel des justices de paix.

Le Journal officiel a donné 22 nominations de juges de paix et 7 nominations de suppléants. Ce mouvement comprend 8 révocations. Un juge de paix a prévenu la révocation en donnant sa démission. Un autre est mis à la retraite.

Le mouvement comprend, en outre, 2 révocations de suppléants.

Les radicaux seront contents ; mais seront-ils satisfaits ? Nous en doutons.

Depuis quelques jours, la presse officieuse annonce que le gouvernement songe sérieusement à créer un nouveau ministère des postes et télégraphes réuni et à en confier le portefeuille à M. Cochery.

Or, on n'a pas oublié que c'est sur le rapport et sur les instances de M. Cochery que les deux directions générales des postes et des télégraphes ont été supprimées par système d'économie et pour la plus grande simplification du service.

L'économie et la simplification n'étaient-elles donc qu'un prétexte, puisque aujourd'hui, après trois mois d'essai seulement, on surchargerait le budget de toute la dépense qu'entraînerait un nouveau département.

On annonce comme très-prochaine l'apparition d'une brochure due à la plume d'un ex-ambassadeur, et qui ne tendra rien moins qu'à prouver, avec documents officiels à l'appui, que c'est M. de Beust — et

M. de Beust seul — qui a empêché, en 1869-1870, la triple alliance de l'Autriche, de l'Italie et de la France.

On écrit de Strasbourg, le 24 :

« Les dispositions suivantes ont été prises touchant les manœuvres du 15<sup>e</sup> corps, qui dureront six jours.

» Le 14 septembre, l'empereur partira pour Strasbourg et y établira son quartier général. Le lundi 16 septembre, il passera en revue le 15<sup>e</sup> corps d'armée. Le 17, il assistera aux manœuvres du corps d'armée ; le 19, le 20 et le 21, il assistera aux manœuvres par division. Le 22, l'empereur quittera Strasbourg. »

On télégraphie de Berlin, le 22, à la Gazette de Cologne :

« On ne savait pas encore hier soir, dans les cercles bien informés, si la Conférence préliminaire aurait lieu ou non. On considère aujourd'hui la situation comme un peu plus pacifique ; mais on ne sait encore rien de certain. »

On écrit de Berlin, le 21, à la Gazette de Cologne :

« Le prince de Bismark rentrera à Berlin le 29 au soir, c'est-à-dire à la reprise des séances du Parlement allemand. On ajoute que le chancelier de l'empire ne quittera plus Berlin avant la fin de la session de cette assemblée. »

## AFFAIRES D'ORIENT.

Vienne, 22 avril, 2 heures.

Le départ du général Tottleben pour Constantinople a eu lieu hier. On assure qu'il est porteur de graves communications pour la Porte, qu'il obligerait à sommer l'Angleterre d'avoir à retirer sa flotte de la mer de Marmara, considérant son refus comme un casus belli.

### Feuilleton de l'Écho Saumurois.

## LE VAL DORMANT

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Au centre d'une des criques profondes qui bordent les côtes orientales de l'Hudson, près de l'embouchure de la rivière Tampan-Zee, que les marins ne traversent jamais sans diminuer prudemment leurs voiles et sans invoquer la protection de saint Nicolas, on aperçoit une petite ville marchande nommée Greenburgh, ou plus généralement Tarrytown (la ville des Musards). Ce dernier nom lui a été donné, dit-on, par les bonnes ménagères des villages voisins, ennuyées d'attendre trop souvent leurs maris qui s'attardent, le soir des marchés, dans les tavernes de la ville.

Non loin de Tarrytown, à deux milles environ, on rencontre une vallée entourée de hautes montagnes et qui est bien l'endroit le plus paisible de la terre.

Le calme infini de la nature n'y est troublé que

par le doux murmure du ruisseau qui la traverse, par le ramage de la caille ou le siffement prolongé de la bécassine.

Je me souviens qu'une fois, dans ma jeunesse, égaré à la chasse, j'entrai dans un bosquet de hauts noyers qui borde l'un des côtés de la vallée.

Il était midi, tout était silence ; je visais je ne sais quel oiseau, et je fus effrayé par la détonation de mon fusil que, dans ce vaste calme, répétèrent de toutes parts les échos irrités.

Si jamais il me prend envie de fuir le monde et de finir ma vie dans un rêve tranquille, c'est au val Dormant que j'irai me construire une chaumière.

Il semble que la rêveuse influence de cette solitude ait pénétré dans l'âme même de ses habitants.

On ne vit pas là, on ne pense pas là comme ailleurs. L'existence y ressemble à un songe.

Les vieillards, descendants des premiers colons hollandais, disent, pour expliquer ce mystère, que la vallée fut ensorcelée jadis aux premiers temps de l'émigration, par un docteur allemand ; d'autres prétendent qu'un vieux chef indien, prophète ou magicien de sa tribu, avait coutume de faire ses conjurations en ces lieux avant qu'ils n'eussent été découverts par maître Hendrick Hudson.

Ce qui est certain, c'est que les bonnes gens de la vallée et des environs, d'ailleurs très-hospitaliers et très-inoffensifs, ont dans leur physionomie,

leur démarche, leur langage, quelque chose qui n'est pas du tout naturel.

On les voit toujours distraits, bizarres, sujets à des extases, à des visions ; ils aperçoivent de grandes ombres en plein jour, et ils entendent de la musique et des voix dans le silence le plus profond de l'air.

Chaque pas, ils montrent aux étrangers des arbres, des pierres qui réveillent dans leur mémoire des récits merveilleux.

Combien, dans le cours de leur vie, n'ont-ils pas vu d'apparitions étranges, de spectres, de fantômes de toutes sortes !

Mais il est surtout un esprit qui, suivant eux, se complait dans ce séjour enchanté et qui leur paraît être le roi de tous ces êtres fantastiques.

Ils prend, disent-ils, une forme singulière, le corps d'un cavalier sans tête.

C'est l'homme d'un soldat hessois, dont la tête fut emportée par un boulet au milieu d'un combat dont on ne donne pas la date précise.

Sa famille, lors de l'émigration, transporta soigneusement son corps décapité avec ses autres bagages et l'ensevelit dans le cimetière.

Mais il sort chaque nuit de son tombeau pour aller chercher sa tête à la place où s'est donnée la bataille ; s'il passe, dans la vallée, sur les routes, sur les coteaux, avec la rapidité de l'éclair, c'est qu'il a une longue course à faire, et qu'il craint

toujours de ne pas rentrer dans sa froide demeure avant l'aurore.

On rapporte, du reste, un nombre d'histoires incroyables, d'histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, où « le cavalier sans tête de la vallée endormie » joue le principal rôle.

Il n'est point si petit enfant du val Dormant qui, assis au coin du foyer, ne bégaye ce nom terrible.

Or, à une époque reculée de l'histoire d'Amérique (c'est-à-dire il y a une cinquantaine d'années), il arriva qu'un jeune homme de bien, appelé Ichabod Crane, vint s'établir dans le val Dormant pour y enseigner aux enfants un peu de ce qu'il savait.

Il était né dans le Connecticut, qui, comme l'on sait, fournit l'Union de pionniers aussi bien pour l'esprit que pour les forêts, et envoia chaque année tout à la fois des légions de maîtres d'école à l'intérieur et de bûcherons aux frontières.

Ichabod était grand et excessivement maigre ; il avait les épaules étroites, les bras et les jambes d'une longueur démesurée, des mains pendant à un quart de lieue de ses manches, des pieds qui auraient pu servir de pelles à enfourner le pain : son tout composait l'ensemble le plus hétéroclite et le plus disloqué qu'il fût possible d'imaginer.

Sa tête plate et petite, plantée au sommet d'un cou sans fin, était flanquée d'une paire d'oreilles énormes qui faisaient l'effet des deux roues d'une charrette ; elle était percée de deux grands yeux



Dans le cas où la Porte ne voudrait pas faire cette sommation, elle serait contrainte à payer le tribut du maintien des troupes russes en Roumélie, ainsi que cela est stipulé au traité de San-Stefano.

(Assemblée nationale.)

On lit dans le Times du 22 :

« Le *Triumph* sera prêt mardi soir, et le *Warrior*, le *Lord Warden* et l'*Hector*, qui composent la première escadre de réserve, seront complètement équipés le 3, le 6 et le 15 mai. On va préparer à Haslar une flottille de sept canonnières pour la défense des côtes. Les canonnières seront mises à flot aujourd'hui et armées le 30 avril.

» Le *Salamis* est arrivé à Malte avec des torpilles. Le commissariat général de l'armée fait acheter dans l'île du blé et d'autres provisions pour trois semaines. »

Le *Presente*, journal italien, nous apprend que l'Italie prend toutes les précautions conciliables avec sa neutralité pour faire face aux conflits que l'on peut prévoir. Les régiments complètent leur matériel de campagne et sont pourvus de tentes. Les soldats sont habitués tous les jours aux manœuvres de chemins de fer pour s'exercer à monter rapidement dans les trains et à en descendre, afin que la mobilisation se fasse promptement.

Une dépêche de Parme, adressée à l'*Osservatore cattolico*, confirme ces renseignements.

Un correspondant de Vienne nous transmet une nouvelle qui, sous la forme d'une question financière et industrielle, nous paraît cacher un fait politique de la plus haute gravité et du plus grand intérêt.

Par suite d'une convention entre la Turquie et l'Autriche, le raccordement des chemins de fer des deux empires se ferait par la route stratégique de Semlin et Belgrade à Nish.

Lorsque les travaux seront achevés, la circulation aura lieu dans deux directions : celle de Constantinople et celle de Salonique.

Le gouvernement serbe a déjà accepté la convention.

Toutefois, il paraîtrait que la Russie aurait fait comprendre à l'Autriche et à la Turquie qu'une pareille question étant avant tout d'ordre politique, devait être soumise au Congrès. Mais l'Autriche s'y refuserait, dit-on, d'une manière absolue.

Les Bulgares sont tellement outrés de la férocité de leurs amis les Russes, qu'ils ont déjà exercé des actes de représailles terribles aux environs de Tirnova : un pope a été pendu par les pieds, et deux capitaines russes ont été massacrés sur la route d'Andrinople.

Les notables bulgares vont adresser une PÉTITION A L'EUROPE contre les menées des Russes. Il y a un rapprochement sensible vers l'Autriche, et c'est en raison de l'agitation bulgare que le cabinet de Vienne se trouve

verts vitreux, et ornée d'un long nez de bécausse ; de loin, cette tête incomparable ressemblait à une girouette hissée à l'extrémité d'un bâton.

Quand parfois il descendait d'une colline et qu'il se détachait en profil sur le ciel avec ses vêtements agités autour de lui par la brise du soir, il avait vraiment l'air d'une personnification de la Famine s'abattant sur la terre, ou, si l'on aime mieux une image moins poétique, il faisait l'effet d'un mannequin enlevé du milieu d'un champ de blé par un coup de vent.

L'école de ce digne jeune homme était un édifice peu élevé et composé d'une seule chambre grossièrement construite en bois ; ses fenêtres étaient en parties vitrées et en partie bouchées avec des pages de vieux cahiers.

Du reste, elle était située dans un endroit agréable, au pied d'une colline boisée, près d'un clair ruisseau et d'un bouleau touffu.

Pour fermer ce sanctuaire de l'étude, aux heures de récréation, Ichabod se servait d'un brin d'osier enroulé autour du loquet de la porte, et de quelques pieux appuyés contre les volets des fenêtres.

Si l'on passait près de là, par un beau jour d'été, on entendait le murmure des élèves répétant leurs leçons, semblable au bourdonnement d'une ruche d'abeilles, interrompu seulement de moment en moment, ou par la voix du maître qui s'élevait parfois jusqu'au ton de la menace, ou par le siffle-

aujourd'hui absolument maître de la situation vis-à-vis de la Russie.

## Chronique Locale et de l'Ouest.

CONCOURS HIPPIQUE DE PARIS.

Tout ce que l'armée renferme de régiments de toute arme était représenté avant-hier au Palais de l'Industrie. On ne voyait qu'officiers en bourgeois et en uniforme.

Aussi bien était-ce plutôt une reprise à l'Ecole de Saumur qu'un concours hippique.

Tous les gentlemen étaient partis pour assister aux courses de Longchamps.

La grande attraction de la journée était pour la course à obstacles, par des officiers et sous-officiers de Saumur, de dragons et de cuirassiers.

Il s'agissait de sauter une barrière fixe, deux haies et une rivière. Pour le second tour, on avait ajouté une double haie. Cinq chevaux se sont assez bien acquittés de leur tâche, surtout un, admirablement monté par un sous-officier de Saumur. Malheureusement un accident est venu attrister cette réunion. A trois heures et demie, à la deuxième épreuve, un sous-officier de Saumur, montant un grand cheval alezan d'un caractère détestable, paraît-il, est tombé au saut de la deuxième barrière ; son cheval est tombé sur lui et lui a démis l'épaule. Immédiatement transporté au service médical, il a été entouré de tous les soins les plus pressés, et transporté ensuite à l'hôpital militaire.

Son état n'inspire aucune inquiétude. Une fanfare de chasse se faisait entendre après et avant chaque course.

Les hommes de l'armée territoriale, convoqués cette année, sont prévenus qu'ils doivent arriver avec une ou deux chemises, un caleçon pour ceux qui en font usage et une paire de souliers ou de bottes susceptibles de faire un bon service pendant quinze jours.

A la suite de pourparlers avec le ministre des travaux publics, toutes les grandes compagnies de chemins de fer ont décidé d'organiser des trains de plaisir à prix réduits pendant toute la durée de l'Exposition universelle.

Ces trains commenceront à fonctionner dès la première semaine du mois de mai.

Samedi dernier, François Mabin, grand-prêtre de Bacchus, nous le supposons du moins, qui avait sacrifié outre mesure à son dieu dans la journée, se promenait sentimentalement sur le bord du quai du Gaz. Sous son bras de laine, il tenait un paquet qui vint à rouler dans l'eau. Notre homme voulut se baisser pour le retirer... hélas ! la tête, plus chargée que de droit, entraîna le reste ; la position était critique. Heureusement que le dieu des ivrognes veillait sur

ment de la verge frappant quelque paresseux qui s'avisait de flâner sur le sentier fleuri de la science.

A dire vrai, Ichabod était un homme consciencieux et qui avait gravé dans son esprit cette maxime d'or du vieux temps : « Qui épargne la verge, gâte l'enfant. »

Et certes les écoliers d'Ichabod Crane n'étaient pas gâtés.

Il ne faudrait pas croire cependant que ce fût un de ces despotes qui ne se plaisent qu'aux souffrances de leurs sujets. Il épargnait les faibles et les timides ; il n'était sévère qu'avec certains petits drôles à peau dure, toujours entêtés et rétifs.

Quand l'école était fermée, Ichabod devenait le compagnon de jeu de ses plus grands élèves, et, dans l'après-midi des jours de fête, il reconduisait chez eux ceux des plus petits qui avaient le bonheur d'avoir pour mères de bonnes femmes de ménage renommées par leur habileté dans l'art de faire les tourtes et les plumpuddings.

La vérité est qu'à défaut de bon naturel, la nécessité eût conseillé au pauvre instituteur de se maintenir dans de bons rapports avec ses élèves et leurs parents.

Le revenu annuel de l'école, excessivement modeste, aurait à peine suffi pour lui fournir sa ration nécessaire de pain quotidien.

Il était grand mangeur, et, quoique maigre, son gosier semblait doué du pouvoir dilatateur d'un boa.

lui ; il avait envoyé dans ces mêmes parages deux de nos concitoyens qui se hâtèrent de lui porter secours et purent le retirer sain et sauf.

Mabin en a été quitte pour un bain froid ; il n'aurait pas voulu jurer, dit-on, qu'il ne recommencerait pas à boire.

## L'AFFAIRE DE LA RUE POLIVEAU à Paris.

UN CADAVRE A LA GARE DU MANS.

Barré, de Saint-Georges-sur-Loire, se serait reconnu l'assassin.

A la fin de mars, on a trouvé à Paris, dans une maison meublée de la rue Poliveau, n° 42, deux paquets apportés le 23 mars par deux prétendus étudiants, dont l'un a dit se nommer Emile Gérard. Ces paquets contenaient les bras et les cuisses d'une femme assassinée, M<sup>me</sup> Gillet, laitière, rue de Paradis, à Paris, âgée de 55 ans, possédant une vingtaine de mille francs, disparus avec elle.

Nous avons déjà parlé de cette affaire ; aujourd'hui, de parisienne, elle devient locale.

Le tronc de la femme Gillet a été trouvé à la gare du Mans, et son assassin ne serait autre qu'un jeune homme de 26 ans, bien connu à Angers, Aimé Barré, né à Saint-Georges-sur-Loire, ancien clerc d'huissier, ancien clerc de notaire à Angers.

Voici d'abord ce que dit *La Sarthe* sur la découverte du cadavre :

« Décidément c'est au Mans que se terminent toutes les histoires de femmes coupées en morceaux. On se rappelle que, lors de l'instruction de l'affaire Billoir, c'est la police de notre ville qui parvint à établir l'identité de la femme Le Manach ; cette malheureuse ayant habité la Grande Rue pendant un certain nombre d'années.

» Pour le drame de la rue Poliveau, c'est encore au Mans que se clôture sinon l'instruction, du moins la période d'enquête.

» Le juge d'instruction de la Seine était arrivé à reconstituer à peu près l'emploi du temps du clerc d'huissier Barré, soupçonné du crime.

» Il avait appris que Barré s'était présenté, le 23 mars, à la gare Montparnasse avec deux colis, une boîte et une malle en bois noir. Il avait pris un billet de 2<sup>e</sup> classe pour Le Mans et avait fait enregistrer ses bagages pour le train n° 49. Après quoi, déchirant dans la gare même son billet de parcours, il était parti.

» Ses bagages furent naturellement mis dans le fourgon. A leur arrivée au Mans, personne ne se présentant pour les réclamer, on les déposa, suivant l'usage, au bureau de la consigne.

» M. le juge d'instruction de la Seine, en apprenant ces détails, envoya immédiatement M. Clément à la gare du Mans.

» Ce dernier est arrivé dimanche soir au Mans par le train de 3 h. 39 et a requis l'ouverture des deux colis déposés à la gare depuis le 23 mars.

» Dans la malle, on a trouvé le tronc et

les jambes de la femme Gillet. Dans la boîte était placée la tête de la malheureuse victime.

» Il importe d'expliquer ici comment l'assassin, qui se dégageait de ces débris humains en pleine putréfaction, n'avait pas fait découvrir plus tôt le sinistre contenu des deux bagages, qui se trouvaient à la consigne depuis vingt-cinq jours.

» On est en train de réparer le bâtiment qui est peint à l'huile. L'odeur de la peinture, jointe aux émanations sans cesse recédant au Mans, couvrait l'odeur infecte qui se dégageait des bagages du clerc d'huissier.

» Les restes de la femme Gillet, des constatations judiciaires ont été terminées, ont été placés dans une caisse. Ils ont été réexpédiés à Paris lundi soir.

» Un détail pour finir. Les deux colis déposés par Barré pesaient 70 kilogrammes. Cet individu serait, dit-on, d'Angers qu'il aurait habité pendant plusieurs années.

Aimé Barré est de Saint-Georges-sur-Loire, mais il a habité plusieurs années à Angers, où il était clerc de notaire dans l'une des principales études de la ville. C'est un jeune homme d'environ 26 ans, petit et assez brun.

Depuis quelque temps, il vivait à Paris où il tenait un prétendu cabinet d'affaires et de contentieux, rue Hauteville, mais il revenait fréquemment à Angers et on l'y avait encore vu, il y a dix jours, le dimanche des Rameaux.

Depuis le crime, la police avait successivement arrêté un nommé Herblot, cordonnier, un nommé Robert, son ami, garçon marchand de vin, et enfin un nommé Deruelle, charcutier.

Quant à Barré, elle le recherchait, mais il avait démenagé ; finalement il fut retrouvé et arrêté à Paris, à son nouveau domicile, rue Rochebrune, 3.

Il fut confronté avec M<sup>me</sup> Jeanson, maîtresse de la maison meublée de la rue Poliveau, et celle-ci crut reconnaître en lui l'individu qui, le 23 mars, était venu lui louer, sous le nom de Gérard, une chambre, dans laquelle il avait ensuite déposé les deux paquets contenant les cuisses et les bras de la femme Gillet.

C'était la même voix, la même taille ; un seul détail l'empêchait d'être complètement affirmative : le pseudo-Gérard, le 23 mars, portait toute sa barbe, Barré n'en a pas ou plutôt n'en a plus, car il avoue l'avoir fait couper dernièrement par fantaisie.

Tout d'abord Barré nia toute participation au crime, avançant seulement avoir conseillé la femme Gillet dans ses opérations d'argent et de placement.

Aujourd'hui, les journaux de Paris nous apprennent que Barré aurait fait des aveux complets et se serait reconnu l'assassin de la femme Gillet.

Nous pouvons ajouter que Barré avait pour maîtresse à Paris une femme mariée d'Angers, nommée L..., qui est venue dernièrement à Angers et y a passé trois semaines rue des Deux-Haies ; nous dirons même qu'une personne d'Angers, habitant

Il ne demandait rien, car il n'eût point voulu abaisser sa dignité jusque-là ; mais il profitait des mœurs du pays et des anciens usages de sa profession pour vivre alternativement une semaine chez chacun des fermiers dont il instruisait les enfants, faisant gaîment sa ronde sans autre bagage qu'un mouchoir de coton, qui contenait les humbles ornements de sa personne.

Encore, afin de n'être pas trop onéreux à ses hôtes rustiques, toujours portés à regarder les maîtres d'école comme des fainéants de trop grand appétit, avait-il acquis plusieurs petites connaissances pratiques aussi utiles qu'agréables.

Par exemple, il pouvait aider les fermiers à faire les meules de foin, à raccommorder les barrières, à conduire les chevaux à l'abreuvoir, à mener les vaches au pâturage, à couper du bois et à mettre en ordre les provisions d'hiver.

Dans ces circonstances, il mettait tout à fait de côté l'air imposant qui lui convenait si bien dans son petit empire, et il se montrait merveilleusement reconnaissant et serviable.

Il s'attirait particulièrement la bienveillance des mères en soignant, comme une vraie nourrice, les plus jeunes enfants, et on le voyait, aussi magnanime que le lion qui tient un agneau entre ses griffes sans lui faire mal, dorloter des heures entières un marmot sur ses genoux, ou balancer du pied un berceau.

Il avait encore une autre ressource : il était maître de musique vocale, et gagnait ainsi plusieurs schellings à enseigner le plain-chant aux jeunes gens du voisinage.

Ce n'était pas, à vrai dire, un sujet de peu de vanité pour lui, quand il prenait sa place le dimanche sur le devant de la tribune de l'église, entouré de ses meilleurs élèves ; sa voix dominait toutes celles de la congrégation, et l'on assure que non-seulement elle remplissait l'église, mais encore qu'elle se faisait entendre à un mille de distance, — ce qui n'était pas étonnant, au dire du fermier Jopkins, vu que ce n'était pas de la bouche d'Ichabod que sortaient ces sons si puissants, mais bien de son grand nez qui lui servait évidemment de trompe.

En somme, l'honnête instituteur faisait assez bien ses affaires ; et l'on voit du reste qu'il le méritait, n'épargnant aucune peine et ne négligeant aucun frais pour plaire à tout le monde.

Dans ses heures de loisir, Ichabod cherchait à accroître sa science : en moins de quelques années, il était parvenu à lire plusieurs livres en entier, et il avait appris par cœur notamment la *Sorcellerie de la Nouvelle-Angleterre*, de Cotton Mather, œuvre pour laquelle il professait une parfaite vénération.

(A suivre.)



Bourgeoise, qui a tenu la correspondance entre Barré et cette femme L..., a été interrogée samedi à Angers pour fournir éclaircissements à la justice.

Nous lisons dans le Courrier d'Angers :

La connaissance des faits établis par l'instruction produira certainement une vive émotion dans notre département. Les deux accusés appartiennent à des familles honorables de Maine-et-Loire.

L'un, Barré, est de Saint-Georges-sur-Loire. Ancien clerc de notaire, il tenait à Paris un cabinet d'affaires. L'autre est un étudiant en médecine, appartenant à une honorable famille qui habite Angers. Nous croyons ne pas devoir, dès aujourd'hui, révéler son nom. Hier soir, le père de ce jeune homme n'était pas encore prévenu du malheur qui vient de le frapper; nous ne voulons pas avoir le triste privilège de le lui apprendre. Nous le désignerons donc par la lettre initiale de son nom, L....

Samedi, ainsi que nous l'avons dit, deux arrestations avaient été faites dans notre ville; voici dans quelles circonstances: D'après des ordres venus de Paris, M. Calvet, commissaire du 1er arrondissement, se présentait rue des Deux-Haies, pour arrêter la nommée Léontine Lepin, maîtresse de Barré, arrivée à Angers depuis une dizaine de jours. Cette femme n'était pas chez elle; sur les indications qui lui furent données, M. le commissaire se rendit au faubourg Saint-Michel, chez la femme Hardi.

Léontine Lepin était là, en effet; elle se préparait à faire une partie avec son amie et d'autres personnes. On lui demanda si elle était la femme Lepin; elle répondit: « Non, je suis M<sup>me</sup> Barré. » Mais, peu d'instants après, voyant qu'elle était reconnue, elle avoua son vrai nom. Cette femme qui est séparée de son mari vivait depuis assez longtemps avec Barré.

On croit, d'après certains indices, qu'elle aurait assisté à l'assassinat de la femme Gillet. Chez elle on a trouvé des linges portant les initiales L. M., comme les chemises en oxford dans lesquelles étaient enveloppés les membres trouvés rue Poliveau. On a découvert également dans sa malle un titre de rente au porteur; la vue de cette valeur, oubliée probablement au milieu de ses effets, a paru vivement l'impressionner.

Pendant ce temps-là, d'un autre côté, M. Pöhu, commissaire du 2<sup>e</sup> arrondissement, arrêtait, rue Bourgeoise, la fille Marie Claveau, qui a été la maîtresse de L... Une correspondance compromettante échangée entre cette dernière et la femme Lupin a été saisie.

M. Jacob et M. Clément sont repartis hier à 3 heures, leur mission étant terminée; les deux femmes arrêtées à Angers seront envoyées à Paris, l'une aujourd'hui et l'autre demain.

Le mobile du crime commis par Barré et ses complices était le vol de 20,000 fr. de valeurs que possédait la femme Gillet. Le manque d'argent où se trouvait Barré et le besoin de satisfaire aux exigences de sa maîtresse, auraient été les motifs principaux de sa détermination.

### Faits divers.

Samedi, vers une heure de l'après-midi, un garçon de recette de la Société générale est entré, pour son service, dans un magasin de la rue Saint-Lazare, à Paris. Immédiatement, il a été frappé de trois coups de couteau dans la poitrine et un à la tête.

La victime s'est affaïssée; transportée dans une pharmacie voisine, elle n'a pas tardé à y mourir.

L'assassin, un nommé Martin, a été arrêté presque aussitôt et a fait des révélations complètes.

Voici, d'après le Figaro, les réponses que Martin a faites à M. le commissaire de police dans son premier interrogatoire :

« J'avais besoin d'argent. Puis il raconta la scène telle qu'elle s'était passée. Il y a trois mois, il était venu s'établir rue Saint-Lazare, croyant y faire de bonnes affaires. Son attente avait été déçue. Il ne put payer son terme. Il demanda jusqu'au 20 à midi. Mais en réunissant toutes ses ressources, il se trouva en possession de onze francs.

Une idée terrible lui vint. Par suite du voisinage de la rue de Provence, il passe devant un magasin

beaucoup de garçons de recettes de la Société générale. Il se dit qu'il pourrait en attirer un chez lui pour le voler.

Il se mit en observation sur sa porte. Cinq minutes après, poussé par la fatalité, un brave homme nommé Séballe, âgé de 51 ans, marié et père de famille, passa. Martin l'appela et lui demanda s'il pouvait lui donner la monnaie de mille francs.

Très-volontiers, dit Séballe, qui entra dans la boutique, dont Martin ferma immédiatement la porte.

Attendez, fit le brocanteur, pendant que le garçon de recettes alignait sur le comptoir ses pièces de vingt francs, je vais chercher mon billet.

Il alla chercher dans l'arrière-boutique un poignard, arme primitive et sauvage formée d'un fragment de sabre emmanché dans un morceau de bois dur.

Séballe était courbé sur le comptoir, Martin frappa.

Le blessé se redressa, essayant de se défendre. Mais l'arme s'abattit deux fois, trois fois encore. Séballe résistait toujours. Alors, Martin ne voyant pas tomber sa victime, crut, selon son expression, la partie perdue et se sauva.

En racontant ces faits à M. Daudet, en présence de M. le juge d'instruction Foulhoux, accouru pour commencer l'enquête, Martin avait un tel sang-froid qu'on ne put s'empêcher de le lui reprocher. Il fondit alors en larmes, et ne cessa de pleurer, jusqu'au moment où, conduit, 6, place d'Anvers, au domicile du malheureux Séballe, et confronté avec le corps de sa victime, il s'agenouilla pour lui demander pardon en répétant, comme une excuse :

« J'avais besoin d'argent ! » Séballe laisse une veuve et une jeune fille. On juge de leur douleur en voyant rapporter le cadavre.

Le médecin chargé de l'examen médico-légal a constaté cinq blessures : Deux coupures, profondes de 5 à 7 centimètres dans l'avant-bras gauche, une à la main gauche, une dans le bas-ventre, une enfin dans le cœur. En le frappant, Martin s'est blessé lui-même à la main droite.

Séballe avait 18,000 fr. dans sa sacoche. On voit que Martin n'aurait pas entrepris une trop mauvaise affaire si son projet eût réussi. On se demandera ce qu'il eût fait du corps. Tout était préparé. Il l'eût jeté dans sa cave, dont la trappe s'ouvre dans la boutique même.

L'assassin est, lui aussi, père de famille. Il a une femme, un garçon de douze ans, une fille de seize, qui habitent Gennevilliers, où ils se rendent tous les soirs.

### A PROPOS D'UNE PIÈCE NOUVELLE.

Le lundi 8 avril 1878 a eu lieu, au Théâtre-Français, la première représentation d'une comédie en 5 actes de M. Émile Augier, les Fourchambault, qui est l'événement du jour. La presse parisienne s'en est déjà longuement occupée; des comptes rendus, dans tous les styles, ont rempli les colonnes des journaux, et, à l'occasion de cette œuvre nouvelle, feuilletonistes et chroniqueurs ont pour longtemps encore une mine inépuisable de critiques et d'anecdotes.

Nous empruntons au Figaro des détails intéressants sur l'auteur de la pièce et sur son principal interprète, M. Got :

« Les Fourchambault ont coûté à leur auteur une année de travail, car, je l'ai déjà dit, l'écrivain, malgré son expérience et son talent, ne s'avance qu'en tâtonnant dans une œuvre nouvelle; le premier à qui il confia l'idée, le premier à qui il lut sa comédie fut M. Got. L'auteur éprouvait le besoin de voir l'effet produit par cette lecture, non sur un flatteur, mais sur un ami sûr. L'aimable médiocrité a seule le don de s'acheminer dans la vie d'un pas léger et avec une assurance sans mélange. Mais les artistes dignes de ce nom connaissent ce mal effrayant qui envahit leur cerveau et paralyse leurs efforts, et dont le nom est : le doute de soi-même ! Plus on vise haut, plus on est effrayé du labeur ! les angoisses de l'artiste grandissent avec les proportions de son œuvre. N'est-il pas touchant de voir un écrivain glorieux, uni au bout d'un demi-siècle d'une si vive amitié avec le grand comédien qui fut déjà son confident sur les bancs de l'école.

« La vie a souri aux deux amis; leur première jeunesse n'a pas été attristée par les souffrances de la misère qui laissent des traces si profondes chez les hommes. Leur histoire peut s'écrire en un mot : le succès. Après les premières années pas-

sées à l'école et l'adolescence écoulée au collège Henri IV, ils se séparent. On destine, comme on dit, le jeune Augier au barreau, le jeune Got, lauréat du concours général, embrasse la carrière administrative, et devient employé de l'Hôtel-de-Ville. Augier aime mieux faire des vers, et Got préfère jouer la comédie. Quand Got revient de la province où, pendant dix-huit mois, il a servi dans un régiment de cavalerie, son copain est l'auteur acclamé de la Ciguë au théâtre de l'Odéon; il débute au Théâtre-Français avec éclat. Du premier coup les deux amis d'enfance se mettent en évidence et complètent parmi les meilleurs de leur époque; Augier devient l'auteur de Got, comme Got devient le comédien d'Augier; ils soutiennent ensemble le bon combat dans les Effrontés, le Fils de Giboyer, Paul Forestier, la Contagion, Maître Guérin; le talent de l'un se complète par le talent de l'autre ! Toute une vie commune de travail et de gloire !

« Le public, qui ne sait de l'existence des artistes que ce qu'il en a appris par la légende, se figure bien à tort que les écrivains et les comédiens mènent une existence à part, qu'ils passent leur vie dans les fêtes et qu'ils ne rêvent que de se faire faire des réclames d'un bout à l'autre de l'année. Ni M. Augier ni M. Got ne peuvent être placés dans cette catégorie. J'ai déjà dit la vie simple de l'écrivain; le comédien n'est pas plus bruyant. M. Got n'aime pas plus le monde que son auteur; il est certain que ce bien grand comédien fait beaucoup moins parler de lui qu'un comique de troisième ordre. C'est qu'au lieu de se répandre après le théâtre parmi les gens qui sonnent les fanfares de la renommée, M. Got grimpe tout simplement sur l'omnibus et rentre dans sa maisonnette de Passy, où il retrouve la nature sous les grands arbres de son parc, le labeur dans ce salon silencieux, orné seulement d'une bibliothèque choisie par un lettré, et de quelques souvenirs d'amitié que d'illustres peintres y ont accrochés en passant. »

Pour les articles non signés : P. GODET.

### Théâtre de Saumur.

DIRECTION CHAVANNES.

LUNDI 29 avril 1878.

Une seule représentation donnée par des Artistes de Paris, sous la direction de M. Saint-Omer (du Vaudeville).

Le grand succès du théâtre du Vaudeville

### Les Bourgeois de Pont-Arcy

Comédie nouvelle en 5 actes, de M. Victorien Sardou, de l'Académie française.

Les principaux rôles seront remplis par M. Angelo et M<sup>me</sup> Riga, de l'Odéon; M. Édouard Georges, des Bouffes; M<sup>me</sup> C. Baret, du Vaudeville, et M. L. Lafaye, des Variétés.

Bureaux à 7 h. 1/2; rideau à 8 h.

S'adresser, pour retenir des loges et stalles, au bureau de location, maison Thuau, rue de la Comédie. — On peut se procurer des cartes à l'avance chez le Concierge du Théâtre.

### Marché de Saumur du 20 avril.

Froment (l'h.) 77	23 25	Huile chene.	50	—
2 <sup>e</sup> qualité. . . 74	24 04	Huile de lin.	50	—
Seigle . . . 75	14 25	Graine trèfle	50	—
Orge . . . 65	15 50	— luzerne	50	—
Avoine, bar. 50	11 —	Foin (dr. c.)	780	60 —
Fèves . . . 75	15 50	Luzerne —	780	50 —
Pois blancs . 80	46 —	Paille —	780	30 —
— rouges . . 80	38 —	Amandes . . .	50	—
Graine de lin. 70	—	Cire jaune . . .	50	—
Farine, culas. 157	67 —	Chauvres 1 <sup>re</sup>	—	—
Colza . . . 65	—	— qualité (52k. 500)	—	—
Chenevis . . 50	84 —	—	—	—
Huile de noix. 50	90 —	—	—	—

### COURS DES VINS.

BLANCS (2 hect. 30).			
Coteaux de Saumur, 1877.	1 <sup>re</sup> qualité	» à	80
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	60
Ordin., envir. de Saumur 1877.	1 <sup>re</sup> id.	» à	50
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	50
Saint-Léger et environs 1877.	1 <sup>re</sup> id.	» à	50
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	60
Le Puy-N.-D. et environs 1877.	1 <sup>re</sup> id.	» à	50
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	45
La Vienne, 1877.		» à	45
ROUGES (2 hect. 20).			
Souzay et environs, 1877		» à	100
Id.	1877	» à	100
Champigny, 1877	1 <sup>re</sup> qualité	» à	120
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	100
Id. 1877	1 <sup>re</sup> id.	» à	100
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	100
Varrains, 1877		» à	100
Varrains, 1877.		» à	110
Bourgneil, 1877	1 <sup>re</sup> qualité	» à	110
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	100
Id., 1877.	1 <sup>re</sup> id.	» à	100
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	100
Restigné 1877.		» à	100
Id. 1877.		» à	95
Chinon, 1877.	1 <sup>re</sup> id.	» à	85
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	85
Id. 1877	1 <sup>re</sup> id.	» à	85
Id.	2 <sup>e</sup> id.	» à	85

### VIENT DE PARAÎTRE

à la Maison du PONT-NEUF

PARIS

Le CATALOGUE complet, avec gravures et moyens de prendre les mesures soi-même, de tous les vêtements Mode Été 1878.

ENVOI GRATIS.

QUATRE ARTICLES EXTRAITS DU CATALOGUE :

PARDESSUS, Cheviott demi-saison, doublé laine. . . . 15

L'ELBEUF, Vêtement complet, très belle nouveauté . . . 29

COSTUME, Complet, coutil fantaisie, pur fil . . . 9 75

ENFANTS, Costume complet drap, nouveauté . . . 5 75

Adresser les demandes au Directeur de la

Maison du PONT-NEUF (Paris)

FER QUÉVENNE. (Voir aux annonces.)

SANTÉ A TOUS adultes et enfants, rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé dite :

### REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres. 31 ans de succès.

100,000 Cures réelles par an.

La REVALESCIÈRE DU BARRY est le plus puissant reconstituant du sang, du cerveau, de la moëlle, des poumons, nerfs, chairs et os; elle établit l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant, combattant depuis trente ans avec un invariable succès les mauvaises digestions (dyspepsies), gastrites, gastro-entérites, gastralgies, constipations, hémorroïdes, glaires, flatuosités, ballonnement, palpitations, diarrhée, dysenterie, gonflement, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, acidité, pituite, maux de tête, migraines, surdité, nausées, et vomissements après repas ou en grossesse, douleurs, aigreurs, congestions, inflammations des intestins et de la vessie, crampes et spasmes, insomnies, fluxions de poitrine, chaud et froid, toux, oppression, asthme, bronchite, phthisie (consomption), dartres, éruption, abcès, ulcérations, mélancolie, nervosité, épuisement, dépérissement, rhumatisme, goutte, fièvre, grippe, rhume, catarrhe, laryngite, échauffement, hystérie, névralgie, épilepsie, paralysie, les accidents du retour de l'âge, scorbut, chlorose, vice et pauvreté du sang, ainsi que toute irritation et toute odeur fiévreuse en se levant, ou après certains plats compromettants : oignons, ail, etc., ou boissons alcooliques, même après le tabac; faiblesses, sueurs diurnes et nocturnes, hydrophisie, gravelle, rétention, les désordres de la gorge, de l'estomac et de la voix, les maladies des enfants et des femmes, les suppressions, le manque de fraîcheur et d'énergie nerveuse. 100,000 cures réelles par an. Evitez les contrefaçons et exigez la marque de fabrique « Revals-cièrre du Barry. »

Voici quelques-unes des cures :

Cure N° 76,448 : Depuis cinq ans, je souffrais de maux dans le côté droit et dans le creux de l'estomac, de mauvaises digestions, etc. Je n'hésite pas à vous certifier que votre Revals-cièrre m'a sauvé la vie. — ERNEST CATTE, musicien au 65<sup>e</sup> de ligne, Verdun. — Dartres : M. Gr. Voos, de Liège, abandonné par les médecins, qui déclaraient qu'à son âge (55 ans), toute guérison était impossible, a été totalement guéri des dartres par l'usage de la Revals-cièrre. — N° 49,811 : M<sup>me</sup> Marie Joly, de cinquante ans de constipation, indigestion, nervosité, insomnie, asthme, toux, flatus, spasmes et nausées. — Cure n° 56,735 : Barr (Bas-Rhin), 4 juin. — Monsieur, La Revals-cièrre Du Barry a agi sur moi merveilleusement; mes forces reviennent et une nouvelle vie m'anime, comme celle de la jeunesse; mon appétit, qui pendant plusieurs années a été nul, est redevenu admirable, et un catarrhe et névralgie à la tête, qui depuis quarante ans s'étaient fixés à l'état chronique, ne me tourmentent plus. — DAVID RUFF, propriétaire. — N° 49,522 : M. Baldwin, de l'épuisement le plus complet, paralysie de la vessie et des membres, par suite d'exès de jeunesse.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médicaments. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. — Les Biscuits de Revals-cièrre, en boîtes de 4, 7 et 16 francs. — La Revals-cièrre chocolatée rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux plus épuisés. — En boîtes de 12 tasses, 2 fr. 25 c.; de 24 tasses, 4 fr.; de 48 tasses, 7 fr.; de 120 tasses, 16 fr.; de 576 tasses, 70 fr.; ou environ 12 c. la tasse. — Envoi contre bon de poste, les boîtes de 36 et 70 fr. franco. — Dépôt à Saumur, COMON, 23, rue Saint-Jean; GONDRAND; BESSON, successeur de TEXIER; J. RUSSON, épiciers, quai de Limoges. — Angers, Veuve CHANTEAU, épicière; LEVÉQUE, négociant, rue Plantagenet; BRETAULT-DÉLAGRÉE. — Baugé, BUCHMANN, marchand de comestibles. — Beaupreau, M<sup>me</sup> BELLARD, épicière. — Cholet, VANDANSON. — BUREAU, 63, place Rouge; CORTINI, confiseur, 60, rue Nationale; JACOMÉTY, confiseur; EMILE RICHARD, épiciers; BEAUFRETON-POIRIER, et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. — Du Barry et C<sup>e</sup>, LIMITED, 26, place Vendôme, et 8, rue Castiglione, Paris. (159)

P. GODET, propriétaire-gérant.



# A LA BELLE JARDINIÈRE

PRIX FIXE

26, rue d'Orléans, 26

PRIX FIXE

SAUMUR

## HABILLEMENTS CONFECTIONNÉS

Pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants.

VÊTEMENTS SUR MESURE FAITS A PARIS

GRANDE MISE EN VENTE POUR LA SAISON D'ÉTÉ 1878

La Maison de la BELLE JARDINIÈRE a l'honneur de prévenir sa nombreuse clientèle qu'elle vient de recevoir un assortiment considérable de vêtements des plus nouveaux genres et d'une coupe des plus modernes.

Tous les articles étant faits exclusivement pour cette maison, ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'élégance, de la solidité et surtout du bon marché.

En prévision de la prochaine Exposition, le propriétaire de cet établissement a traité de très-forts achats, ce qui lui permet de vendre à des prix sans précédent et dans d'aussi bonnes conditions que les premières maisons de Paris.

**CHOIX IMMENSE DE COSTUMES POUR JEUNES GENS ET ENFANTS**

Modèles les plus nouveaux et les plus variés, vendus à des prix qui défient toute concurrence.

HABILLEMENTS PREMIÈRES COMMUNIONS, DEPUIS 19 FR.

Etude de M<sup>e</sup> THUBÉ, commissaire-priseur à Saumur.

### VENTE

Aux enchères publiques,  
POUR CAUSE DE DÉCÈS,  
Le dimanche 28 avril,  
à midi,

Au Petit-Puy, commune de Saumur,  
Par le ministère de M<sup>e</sup> THUBÉ, commissaire-priseur,

### DU MOBILIER

Garnissant la maison des époux  
Ernoult et Louise Rathouis,

Consistant en :

Batterie de cuisine, outils divers, linge de corps et de ménage, bois de lits, paillasse, armoires, buffets, chaises, vaisselle, verres, matelas, couettes, traversins, oreillers, rideaux, pendules, vestiaire, autres meubles et ustensiles de ménage, et quantité d'autres objets.

On paiera comptant, plus 10 0/0 applicables aux frais.

Le commissaire-priseur,  
THUBÉ.  
(209)

### A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine,  
BEL APPARTEMENT AU 1<sup>er</sup> ÉTAGE

Rue Royale, n° 63,

Ancienne maison Raguideau, près les magasins Pichat.  
S'adresser à M. BARBIN-MORICET.

### A LOUER

LA PROPRIÉTÉ DE GRENELLE  
A Nantilly,

Comprenant maison d'habitation avec servitudes, écurie et remise, grandes caves pouvant servir au commerce des vins;

Services d'eau et de gaz;  
Grands jardins, clos de vigne, terres, etc.

Le propriétaire pourrait réserver les vignes et jardins.  
S'adresser à l'Usine à Gaz.

### A VENDRE

UN DUC PRESQUE NEUF

Avec siège mobile devant et derrière.  
S'adresser, 44, rue Beaurepaire.

### A LOUER

Pour la Saint-Jean prochaine,

PREMIER ET SECOND ÉTAGES

En totalité ou par parties,

Rue de Bordeaux, n° 32.

S'adresser à M. RUSSON, épicier,  
quai de Limoges, n° 38. (177)

### A LOUER

PRÉSENTÉMENT,

MAISON DE PLAISANCE avec jardin bien affrui, à Pocé, commune de Distré, appartenant autrefois à M. Bessou;

MAISON D'EXPLOITATION avec terres labourables et vignes.  
S'adresser à M. PAUL REVEAU, à Pocé.

### MAISON DE CONFIANCE

FILS FER GALVANISÉS

Pour vigne, en qualité supérieure et ordinaire, au prix le plus bas possible. Chez VASSEUR fils, fabricant de clous, rue Saint-Nicolas, n° 28, à Saumur. (88)

### MAISON GABORIT

6, rue Saint-Jean,  
SAUMUR

DRAPERIE, NOUVEAUTÉS  
TOILES

On demande un apprenti.

AU COIN DE RUE.

DRAPERIE ET NOUVEAUTÉS

Spécialité de Chemises

ET ARTICLES CONFECTIONNÉS SUR MESURE

MAISON LOITIÈRE

9 et 11, rue de la Comédie, et rue de la Cour-Saint-Jean, n° 1,

En face le square de Saumur.

### ON DEMANDE :

1° De TRÈS-BONNES OUVRIÈRES, dont une pour conduire une machine;  
2° UN GARÇON, de 15 à 16 ans, sachant lire et écrire. (194)

M. DAVEAU, peintre-vitrier au Pont-Fouchard, demande un jeune homme comme apprenti.

### POUR DÉMASQUER LES CONTREFAÇONS du FER QUEVENNE

NOUS AVONS AJOUTÉ A NOTRE ANCIENNE ENVELOPPE

Outre notre marque de fabrique déjà connue :



1° La signature de l'inventeur.

2° L'étiquette en 4 couleurs dont ci-contre le fac-simile en noir.



Les contrefacteurs ne vendent sous l'apparence du Fer Quevenne que des produits impurs, inexacts et dangereux pour la santé.

Pour guérir l'Anémie, l'Appauvrissement du sang, les Pâles couleurs, les Pertes blanches, le VÉRITABLE FER QUEVENNE, seul approuvé par l'Académie de Médecine.

« l'emporte sur toutes les autres préparations ferrugineuses. » BOUCHARDAT, prof. de la Faculté de Paris, Ann. de 1869.

Dépôt général :  
Chez ÉMILE GENEVOIX,  
14, r. des Beaux-Arts, Paris, et dans les principales Pharmacies.

PRIX :  
Le flacon de Fer avec la mesure. 3 50  
200 Dragées. . . 5 »  
100 » . . . 3 »

### A LA PROVIDENCE

## FABRIQUE DE FLEURS

35 et 40, rue Saint-Jean,

M<sup>l</sup>LES DURVILLE

SAUMUR

Spécialité de Bouquets d'église, montés en tous genres, Couronnes de mariées, Coiffures de bal, grand choix de Coussins, Corbeilles, Arbustes pour salon, Fleurs fines en bottes et en douzaines, grand assortiment d'appareils pour fleurs, pétales, feuillages, papiers et étoffes, gaz, papiers or et argent, mousse.

ARTICLES MORTUAIRES.

Maison J.-P. LAROZE & C<sup>ie</sup>, Pharm<sup>ie</sup>

2, RUE DES LIONS-SAINT-PAUL, PARIS.

## Sirop Laroze

D'ÉCORCES D'ORANGES AMÈRES

Ce Sirop, reconnu par tous les médecins comme le tonique et l'antispasmodique le plus efficace, est ordonné avec succès depuis 40 ans pour combattre :

Gastrites, Dyspepsies,  
Gastralgies, Digestions lentes,  
Douleurs et Crampes d'Estomac, Constipations opiniâtres.

PRIX DU FLACON : 3 FRANCS.

## Dentifrices Laroze

AU QUINQUINA, A LA PYRÈTHRE ET AU GAIAC

Infatigables pour arrêter ou prévenir la Carie, empêcher le Ramollissement des Gencives et calmer instantanément les Douleurs ou Rages de dents.

ÉLIXIR, le flacon, 3 fr. et 1 fr. 50. — POUDDRE, la Boîte, 2 fr.; le flacon, 1 fr. 25. — OPIAT, le Pot, 1 fr. 50.

DÉPÔT A PARIS :

26, Rue Neuve-des-Petits-Champs, 26  
ET DANS TOUTES LES BONNES PHARMACIES ET PARFUMERIES DU DÉPARTEMENT.

Saumur, imprimerie de P. GODET.

Certifié par l'imprimeur soussigné.

Vu par nous Maire de Saumur, pour légalisation de la signature de M. Godet.

Hôtel-de-Ville de Saumur, le

18

LE MAIRE,